

NORD-OUEST PRÉSENTE

GUILLAUME CANET – VEERLE BAETENS – ANTHONY BAJON
RUFUS – SAMIR GUESMI – YONA KERVERN

AU NOM DE LA TERRE

UN FILM D'EDOUARD BERGEON

LE 25 SEPTEMBRE AU CINÉMA

Durée : 1h43 - Format : Scope - Son 5.1

DISTRIBUTION

DIAPHANA DISTRIBUTION
155, rue du Faubourg St Antoine
75011 Paris
tél : 01.53.46.66.66
diaphana@diaphana.fr

PRESSE

André-Paul Ricci et Tony Arnoux
assistés de Pablo Garcia-Fons
6, rue de la Victoire, 75009 Paris
01 48 74 84 54
andreypaul@ricci-arnoux.fr

Dossier de presse et photos disponibles sur www.diaphana.fr

diaphana
DISTRIBUTION

SYNOPSIS

Pierre a 25 ans quand il rentre du Wyoming pour retrouver Claire sa fiancée et reprendre la ferme familiale.

Vingt ans plus tard, l'exploitation s'est agrandie, la famille aussi. C'est le temps des jours heureux, du moins au début... Les dettes s'accumulent et Pierre s'épuise au travail. Malgré l'amour de sa femme et ses enfants, il sombre peu à peu...

Construit comme une saga familiale, et d'après la propre histoire du réalisateur, le film porte un regard humain sur l'évolution du monde agricole de ces 40 dernières années.

ENTRETIEN EDOUARD BERGEON

« Au nom de la terre » est né de votre propre histoire : Guillaume Canet interprète le personnage principal, Pierre, directement inspiré de votre père agriculteur.

Le film est tiré de mon vécu. Je suis descendant d'une longue lignée de paysans, fils et petit-fils de paysans, tant du côté de ma mère que de mon père. Christian Bergeon, mon père, s'est installé comme agriculteur en 1979 avec l'envie et la passion du métier. Avec ma mère, ils ont beaucoup travaillé pour que ma sœur et moi vivions une jeunesse heureuse à la ferme.

« Au nom de la terre » est une saga familiale qui porte un point de vue humain sur l'évolution du monde agricole de ces 40 dernières années.

Vous êtes l'auteur de nombreux reportages et documentaires pour la télévision. Qu'est-ce qui vous a conduit à réaliser ce premier long métrage de fiction ?

L'idée ne m'aurait pas effleuré si je n'avais pas fait la connaissance de Christophe Rossignon, le producteur du film. En 2012, il a vu « Les Fils de la terre », un quatre-vingt-dix minutes dans lequel je suivais Sébastien, un agriculteur dont la trajectoire me rappelait celle de mon père. Christophe, lui-même fils et frère d'agriculteur, a été bouleversé par le film et a souhaité me rencontrer. Son grand frère, qui a pris la suite de son père dans l'exploitation familiale, a dû se confronter lui-même à une réalité agricole qui aurait pu le faire basculer...

Le projet d'une fiction, inspirée de l'histoire de ma famille, a germé dès notre première conversation. Christophe et moi avons de nombreux points communs, nous sommes deux fils de la terre, le courant est de suite passé.

On n'écrit pas une fiction comme la trame d'un documentaire. Comment avez-vous abordé cette étape ?

Mon producteur ne voulait pas me bousculer. Il a d'abord évoqué l'idée de prolonger « Les Fils de la terre » par un docu-fiction. Il m'a poussé à oublier les trajectoires de paysans filmées lors de mes documentaires pour ne plus m'attacher qu'à mes propres souvenirs. Et, puisqu'il ne possédait pas beaucoup d'archives sur mon père, d'en refabriquer. Les Français sont peu habitués à ça mais c'est une pratique très courante chez les Anglo-saxons. J'ai tout de suite été d'accord, à une réserve près : je n'avais jamais fait de fiction, ne connaissais personne, mais je crois que ça ne posait aucun souci à Christophe Rossignon.

Je ne savais pas écrire un scénario, j'ai donc collaboré avec deux co-auteurs - Bruno Ulmer d'abord, Emmanuel Courcol ensuite - en partant d'une feuille blanche. Je nourrissais les séquences, eux les mettaient en forme et donnaient toute l'envergure narrative. Ce n'est qu'à la toute fin que j'ai commencé à mon tour à écrire quelques scènes.

La famille joue un rôle presque prépondérant dans ce film : tous les événements sont vus à travers son regard...

C'est un autre éclairage que celui des « Fils de la terre » ou que celui qu'en a tiré Elise Noiraud dans la pièce du même nom. Je tenais à montrer l'amour qui lie les quatre membres de cette famille. « Au nom de la terre » est d'abord une saga familiale où chacun, qu'il appartienne ou non au monde rural, peut se reconnaître.

Durant toute la première heure, on éprouve effectivement le bonheur de ces gens qui travaillent dur mais qui sont liés par un incroyable ciment où la tendresse se marie à un certain art de vivre...

Claire, la maman, et Pierre, le père, travaillent tout le temps mais Thomas, leur fils, aide dès qu'il le peut à la ferme. Emma, la petite fille, est juchée sur la charrette de blé lors des moissons ; on monte tous les ans une piscine en bottes de paille, on se déplace à vélo pour aller voir les copains d'une ferme à l'autre. On regarde le Tour de France et les matchs de foot à la télé, des loisirs populaires qui appartiennent à la fois à l'inconscient collectif et au patrimoine français. Ce sont des petits bonheurs simples que je tenais beaucoup à montrer, au-delà de la besogne écrasante que représente l'exploitation d'une ferme.

Dix-sept ans plus tard, la mondialisation est passée et Pierre, déjà endetté, n'a pas d'autre choix que de réclamer un nouveau crédit de trésorerie à sa banque. Il ressort de son rendez-vous lesté d'un nouvel emprunt destiné à diversifier sa production avec la création d'un élevage de poulet.

C'est toute la perversité du système ! Pierre n'est pas un mégalo ! Mais autant la banque refuse de lui accorder un peu de trésorerie, autant elle se montre disposée à le suivre, et le pousse même, sur des projets pharaoniques parce que la Chambre d'agriculture et la Coopérative sont derrière.

L'élevage est livré « clé en mains » : même la nourriture des poulets est fournie. Et Medhi, l'ouvrier agricole (Samir Guesmi), ne manque pas d'en faire la remarque : « Mais pourquoi on ne leur donne pas notre blé ? »

C'est le contrat passé avec les firmes agricoles : cela s'appelle de « l'intégration ». Vous signez un contrat et, qu'il s'agisse de veaux, de porcs ou de volailles, la firme vous amène les animaux tout jeunes avec la nourriture et vous les reprend pour l'abattoir au prix de vente qu'elle a elle-même fixé. L'agriculteur n'a pas son mot à dire sur ce prix.

Quand l'atelier poulets industriels de mon père marchait, il gagnait un franc par poulet ! C'est-à-dire presque rien ! Assez vite, et pour justement valoriser le blé cultivé sur la ferme, et non dépendre des aliments fournis par la Coop, il a choisi d'élever parallèlement des poulets fermiers. C'était bien sûr de la viande de meilleure qualité, donc plus chère dans l'assiette du consommateur, mais pour mon père, en tant que paysan, c'était surtout beaucoup plus gratifiant.

A travers une courte réflexion d'un ami et voisin de Thomas (Anthony Bajon), le fils de Pierre, on mesure la jalousie du voisinage vis-à-vis du bâtiment neuf.

C'était important de faire passer cette rivalité qui se joue entre les pères agriculteurs et leurs fils. « Ah, vous agrandissez votre ferme... », dit Rémy à Thomas et, aussitôt, on perçoit le peu de solidarité qu'il y a chez les paysans. Il y a une grande jalousie. C'est à celui qui va avoir la ferme la plus moderne ou celui qui va bouffer l'autre. Les voisins paysans sont toujours à l'affût pour récupérer les terres de l'un ou de l'autre, justement pour avoir toujours plus. Les agriculteurs entre eux sont capables de se faire de mauvais coups... Sans parler des rumeurs malveillantes lancées dans la campagne par ces mêmes voisins.

La réaction de Jacques, le père de Pierre, interprété par Rufus, lorsqu'il visite le nouveau bâtiment, est loin d'être encourageante. On retrouve d'ailleurs la même attitude chez le père de Sébastien, l'agriculteur en difficulté des « Fils de la terre »...

Cela fait partie de la transmission. La plupart des patriarches que j'ai rencontrés leur ressemblent. Il y a, malgré tout, beaucoup d'amour entre Pierre et lui. Il est touchant, le père Jacques, il est même parfois drôle. Mais, comme tous les vieux de sa génération, il est totalement dénué de psychologie et ne peut pas s'empêcher d'envoyer des scuds à son fils. Le problème de ces deux-là, c'est qu'ils ne savent pas se parler, encore moins se dire « Je t'aime ».

Le problème de Jacques n'est-il pas aussi qu'il a du mal à lâcher son exploitation ?

On est toujours dans la problématique de la transmission. Certains spectateurs s'étonnent même qu'il la lui vende. Il vend à son fils ? Au prix fort ? Ben, oui ! Pourquoi, dans l'agriculture, faudrait-il donner son outil de travail ? Comment le justifier auprès des autres enfants ? Ces agriculteurs ont travaillé, ils se sont construit leur retraite, ont créé du capital et le revendent, tout comme les artisans et les commerçants.

Les années passant, le vieil homme ne semble pas vouloir comprendre les problèmes dans lesquels se débat son fils. A sa place, lui dit-il, il s'en sortirait ; et il continue de percevoir son fermage sur ses terres.

Les paysans de cette génération ont prospéré. Malgré la fièvre aphteuse en 1952 et malgré les épisodes de sécheresse, comme le dit le père Jacques. Et, surtout, ils ont fait la guerre. Ils ne comprennent pas que leurs enfants puissent avoir recours à des médicaments pour lutter contre la dépression. Eux n'ont qu'un credo : le travail libère !

Il passe énormément de tendresse dans la scène où Pierre, au fond du trou, vient déjeuner chez son père.

« -Qu'est-ce que tu veux me demander ? », lui demande le père. « Ben, rien. », lui répond le fils. Il s'est fait beau, sa femme Claire lui a demandé de se bouger, il voit le portrait de sa mère décédée, qui jusqu'alors faisait tampon entre eux. Il est secoué. Ce n'est pas d'argent dont il a besoin, c'est d'amour. Et le père n'arrive pas à répondre à sa demande. Juste à lui dire : « C'est pas que tu ne travailles pas, c'est que tu travailles mal. » Cette séquence est une de mes préférées.

Mon père, lui aussi, est allé très souvent voir le sien. Mais mon grand-père, que je revois, très fier, dans son costume trois pièces et son chapeau sur la tête lorsqu'il allait au marché, était plus violent. Il disait à son fils qu'il n'était qu'un bon à rien et que c'était lui le meilleur.

La descente aux enfers de Pierre est terrible. Son exploitation est ravagée par un incendie, on l'assomme d'antidépresseurs ...

Le généraliste le place tout de suite sous camisole chimique. Il y a vingt ans, on ne s'embarrassait pas de thérapies parallèles. Comme Pierre, mon père a été hyper médicamenté.

Au Tribunal, qui leur accorde un redressement judiciaire sur douze ans, Pierre et sa femme sont entourés par d'autres exploitants dans la même situation qu'eux. C'est comme si le monde agricole semblait n'avoir plus que deux solutions – le redressement judiciaire ou le suicide...

Ou les deux. La MSA (la Sécurité Sociale Agricole) estime qu'en France, un nouvel agriculteur se suicide tous les deux jours. C'est sans doute davantage. Depuis « Les Fils de la terre », je reçois régulièrement des mails de familles qui témoignent de la mort d'un parent. Par ailleurs, on sait maintenant que chaque année, dix mille exploitations disparaissent en France.

Dans ce contexte, les femmes sont assez exceptionnelles. Elles travaillent à l'extérieur pour faire bouillir la marmite, s'occupent des enfants, gèrent la comptabilité et sont aussi là pour soutenir leur conjoint. Pourtant, elles sont toujours la cible des critiques des anciens. Quand ça va mal, c'est de leur faute.

« La fumelle ! », comme mon grand-père les appelait... Pour lui, une femme ne peut pas gérer une exploitation agricole. Il n'a jamais accepté ma mère. Les femmes de la terre ont un rôle très important. Elles font le tampon entre des générations qui ne se comprennent pas, qui n'ont pas la même vision du métier, entre mari et fils. Ce sont des battantes. Quand Pierre dévisse dans le film, il faut beaucoup de force pour aller chez un psychiatre avec ses enfants et prendre la décision de faire interner son mari. Veerle Baetens, qui interprète Claire, la femme de Pierre, en rend merveilleusement compte.

Pour rendre compte de l'évolution de la dépression de Pierre, vous n'hésitez pas à utiliser les propres agendas de votre mère dans lesquels elle évoquait l'état de votre père : c'est très intime...

Montrer ces agendas, des photos de nous ou cette vidéo de la fête organisée par mon père en 1994 ne m'a jamais posé de problèmes. Ce sont des documents précieux qui racontent une époque. J'avais déjà utilisé ce matériel dans mon documentaire « Les Fils de la terre ».

Comment votre mère a-t-elle réagi au film et à cette utilisation ?

J'ai protégé ma sœur et ma mère, je les ai tenues informées de la fabrication du film mais elles n'ont pas lu le scénario. Ma mère est fière car ce film rend hommage à mon père, à notre famille, et il lui redonne une voix. Il montre une partie des souffrances que nous avons vécues en silence et dans l'indifférence des institutions et d'une partie de la famille élargie. Car mon père, lorsqu'il se montrait à l'extérieur, montrait son meilleur jour, quitte à jouer le rôle du paysan battant qu'il était auparavant. Il ne voulait pas perdre la face et qu'on voie la moindre faiblesse en lui. C'était une autre histoire quand il était de retour à la maison et qu'il se réfugiait dans le noir, dans sa chambre... Il ne voulait plus voir sa ferme, il ne voulait plus être agriculteur...

Ma mère est venue à trois reprises sur le plateau. Elle a adoré l'ambiance. Et puis ses échanges avec Guillaume Canet et Veerle Baetens étaient précieux. Ils ont pu se nourrir de son expérience pour construire leurs rôles respectifs.

C'est sans doute plus compliqué pour ma sœur.

Mais quoi qu'il en soit mon film est une fiction de cinéma et pas un intermédiaire de psychanalyse pour moi et ma famille.

C'est un film engagé ?...

« Au nom de la terre » a clairement un message politique, mais dans le sous-texte. C'était très important de ne pas surligner mais d'être précis dans la reconstitution des décors, du matériel, des pratiques de l'époque. Par exemple, on voit que le grand-père pique ses moutons aux antibiotiques. Ce sont de petites touches mais elles sont parlantes. Si le film pouvait éveiller la conscience de nos concitoyens, ce serait formidable.

Parlez-nous de la distribution.

J'ai la chance d'avoir eu des comédiens engagés dès la lecture du scénario. Certes, ils ont tous été touchés par mon histoire mais ils ont aussi voulu défendre le message politique du film. Le hasard a joué un grand rôle puisque Guillaume a découvert mon documentaire en allumant sa télé. Il était en train de tourner « Mon garçon », de Christian Carion, dont Christophe Rossignon était le producteur, lorsqu'il est tombé sur une rediffusion des « Fils de la terre ». Il en a aussitôt parlé à Christophe avec l'idée d'en tirer une fiction qu'il aurait réalisée. « Le film est écrit, lui a répondu Christophe, et c'est moi qui vais le produire. » Guillaume a lu le scénario et s'est aussitôt impliqué à fond. Guillaume a tout de suite embrassé la cause agricole. La terre lui parle ; il connaît les hommes qui la travaillent car il a grandi près d'eux (son père élevait des chevaux dans les Yvelines). Guillaume connaît les paysans, leurs attitudes, la manière dont ils se tiennent, leur raideur, leur dureté face à la rigueur du travail. Fort de toutes ses connaissances et des informations complémentaires que je lui ai données sur mon père, Guillaume s'est construit un personnage de paysan plus vrai que nature, avec la démarche d'un homme de la terre, abîmé par des années de travail. Avec une grande profondeur aussi. Son jeu était d'une grande justesse, dans la force de l'incarnation, dans les gestes aussi. Avec une fourche en main, ou au volant d'un tracteur, tout sonne juste. Pour refaire une scène et se remettre en place, Guillaume était capable d'effectuer des marches arrière avec une remorque pleine de grain aussi vite que l'aurait fait un paysan. Lors de l'après-midi moisson, il n'est même pas descendu de la cabine de sa machine tellement il était à fond ! Quand on fait un film agricole, on n'a pas le droit à l'erreur, les agriculteurs vont observer tous les détails et ils seront les premiers à juger et puis nous ne voulions pas raconter n'importe quoi aux spectateurs.

La ressemblance avec votre père, dont vous montrez quelques images à la fin du film est frappante...

En plus de la véracité dans laquelle s'est mis Guillaume, il a absolument voulu lui ressembler. Il est allé très loin ! Une moustache et surtout une calvitie. Et il n'était pas question de lui parler de prothèse !!! Nous avons beaucoup échangé ensemble pour arriver à cette transformation incroyable. La première fois que je l'ai vu en sortant du maquillage, j'ai cru revoir mon père ! Vraiment ! Ils ont une ressemblance physique troublante.

A tous les niveaux, c'est une chance inestimable qu'un si grand comédien ait décidé d'incarner mon père avec une telle implication. Guillaume a été le meilleur compagnon que je pouvais imaginer tout au long de la fabrication du film.

Comment les autres acteurs sont-ils arrivés ?

Très simplement, avec l'aide de Gigi Akoka, la directrice de casting. Dès notre première réunion, et alors que nous avons tous des listes de comédiennes en tête pour interpréter le personnage de la mère, elle nous a proposé le nom de Veerle, l'actrice d'« Alabama Monroe ». L'idée était tellement bonne que nos listes n'ont pas franchi nos lèvres. Pareil pour Anthony Bajon.

Moins de vingt-quatre heures après notre rencontre, Rufus, auquel je tenais beaucoup parce qu'il est un acteur populaire et qu'il a ce côté sec et rugueux qui m'évoque mon grand-père, m'appelait : « J'ai lu le scénario, je veux défendre le père Jacques, cet aristocrate de la terre ! ». Anthony Bajon, qui venait de recevoir l'Ours d'argent pour « La Prière », de Cédric Khan et était très sollicité, a également répondu oui tout de suite. J'ai eu beaucoup de chance. Je trouve la filiation entre les trois hommes évidente.

Vous n'aviez jamais travaillé avec des comédiens. Comment les avez-vous préparés en amont ?

Nous avons fait une lecture tous ensemble et j'ai surtout passé du temps avec chacun d'eux pour les nourrir, leur donner un maximum d'éléments sur leur rôle, leur parler de ma famille aussi puisque, dans ce film, tout est un peu mélangé.

Et durant le tournage ?

Chacun était différent. Avec Guillaume et Veerle, il m'est arrivé de revoir parfois certains dialogues le matin avant de tourner. Autant Rufus se montrait très attentif, autant il a parfois fallu le freiner tant il est impétueux – à soixante-dix-sept ans, il court comme un cabri. Je me suis mis à l'écoute de chacun. Eux m'ont constamment rassuré.

Qu'éprouve-t-on à se retrouver pour la première fois sur un plateau avec cinquante personnes autour de soi ?

Le plateau, c'était une découverte et j'ai adoré ! C'était comme emmener une équipe, dont j'aurais été le général, à la guerre. Un général en formation : je partais dans l'inconnu. Mais Christophe Rossignon était présent au cas où les choses seraient compliquées. Il a passé beaucoup de temps sur le tournage d'« Au nom de la terre » ; plus que sur beaucoup d'autres. Mais tout s'est extrêmement bien passé et Christophe a surtout pu se faire plaisir.

On a tourné « Au nom de la terre » en deux étapes, quatre semaines l'été et quatre autres l'hiver. En démarrant le second tournage, j'étais mieux préparé : toutes mes scènes étaient découpées, j'avais déjà monté la première partie du film, je savais ce qui marchait et ce qui ne marchait pas, le temps qu'il fallait pour préparer un plan, à quelle vitesse le plateau pouvait réagir et, surtout, j'ai retrouvé l'instinct qui me guide lorsque je tourne mes documentaires, que je cadre toujours moi-même. J'ai davantage et beaucoup mieux assumé ma mise en scène.

Vous évoquez l'instinct. Tout, dans les gestes, les décors, semble paradoxalement très précis.

Le film est très détaillé. La déco, les costumes, tout ce qui est marqueur de ces années-là m'importait. C'était beaucoup de souvenirs. Chaque outil, chaque geste devait être exact.

Les paysages sont absolument grandioses.

Je voulais que le film ait le souffle d'un western moderne ; que l'on ressente la noblesse de la terre et du métier d'agriculteur et que l'on ait du plaisir à y voir circuler les personnages à vélo, à moto, à cheval ou en tracteur. Ils ont été difficiles à trouver tant ils étaient conditionnés par le choix de la ferme que l'on a fini par trouver aux confins de la Mayenne, dans la région qu'on appelle les Alpes mancelles. Cette ferme, elle est magnifique. Avec les paysages, elle justifie, s'il le fallait, le choix du format scope.

Aviez-vous des références cinématographiques en tête ?

Je ne suis pas un grand cinéphile, je ne sors pas du sérail. Même si j'aime le cinéma, je me nourris de la vie. Encore une fois, je fonctionne à l'instinct.

La musique est signée Thomas Dappelo...

Elle a du souffle et m'évoque les paysages du Wyoming et la musique country que mon père adorait. En même temps, elle est très tenue, elle ne s'ouvre vraiment que sur le générique de fin. Thomas a fait toutes les musiques de mes documentaires depuis dix ans. Il a démarré comme ingénieur du son après des études au Conservatoire national supérieur de Paris et a enregistré pour les plus grands labels avec des musiciens comme Marc Minkowski, John Elliot Gardiner, Grigory Sokolov, Ann-Sofie von Otter... Cela fait plusieurs années qu'il mène en parallèle une carrière de compositeur pour le cinéma et la télévision, en collaborant sur des BO puis en signant ses propres partitions. « Au nom de la terre » est la première qu'il compose pour un long métrage de fiction.

Jeune, vous n'avez pas envisagé de devenir agriculteur ?

Contrairement à son père, mon père ne m'a jamais imposé de le devenir. La priorité, c'était de bien travailler à l'école. J'ai ensuite fait Sport études mais j'ai très vite compris que je ne serais jamais champion cycliste, j'ai alors bifurqué en comprenant que je ne ferais pas carrière. J'ai commencé à écrire des articles sur le sport puis à réaliser des reportages pour France 3 Poitou-Charentes et je suis monté à Paris faire un stage à France 2, où je suis resté trois ans avant de passer à des magazines plus longs, sur d'autres sujets que le sport.

Vous savez, la terre est amoureuse. On ne la quitte pas comme ça. Quand j'étais journaliste, puis maintenant que je suis réalisateur, je trace mon sillon en parlant d'agriculture, je filme les hommes et les femmes qui la travaillent pour nous nourrir. La terre est pour moi une inépuisable source d'inspiration.

ENTRETIEN GUILLAUME CANET

Christophe Rossignon, le producteur du film, raconte que vous avez eu un tel coup de cœur pour « Les Fils de la terre », le documentaire d'Edouard Bergeon, qui traitait déjà partiellement de son histoire familiale, que vous avez immédiatement envisagé d'en tirer vous-même une fiction.

J'avais visionné ce documentaire une semaine avant le tournage de « Mon garçon », de Christian Carion, un film où je devais vivre à l'écart de l'équipe, sans portable ni ordinateur. Durant cette période de solitude, ce doc m'a habité d'une manière incroyablement forte, les dix dernières minutes notamment, dans lesquelles Edouard évoque l'histoire de son père. Il y avait vraiment matière à un long métrage très fort. Christophe m'a appris que le projet était déjà en route et qu'il le produisait. Quelques temps après cette conversation, Edouard et moi me proposaient d'interpréter Pierre, le père. J'en ai été très heureux.

Comment s'est passée votre première rencontre avec Edouard Bergeon ?

J'ai adoré le type, un type comme j'aime, un type de la campagne, passionné, bourré d'énergie avec la tête sur les épaules, un regard franc. On a tout de suite accroché et beaucoup discuté du scénario.

Quelle était la nature de vos discussions ?

Je trouvais qu'Edouard se cachait trop derrière la fiction alors que je sentais qu'il avait envie, besoin, d'exprimer ce qu'il avait vécu. Il me parlait souvent de moments intimes et je lui disais chaque fois « *Mais pourquoi n'as-tu pas mis cette scène dans ton film ? Elle est incroyable ! Tu racontes déjà des pans énormes de ta vie. Pourquoi ne pas aller carrément plus loin et broser vraiment ton histoire et celle de ton père ?* » Cette réflexion l'a conforté dans l'idée de baisser les armes et de surmonter sa retenue. Il a retravaillé son scénario et est revenu avec une version encore meilleure, touchante, personnelle et, du coup, universelle. Je suis vraiment content qu'il ait eu cette audace.

Christian Bergeon, le père d'Edouard, agriculteur en difficulté dans les années quatre-vingt-dix, s'est suicidé. Dans quel état d'esprit s'engage-t-on dans un tel rôle ?

C'est à la fois une fierté de se le voir confier et une angoisse incroyable. Je pensais sans arrêt : « *Est-ce que je vais être à la hauteur de ce que cet homme a vécu ? Est-ce que je vais réussir à retranscrire les souvenirs d'Edouard ?* » Lui et moi avons évidemment beaucoup échangé et de manière très précise sur son histoire. Sa mère m'a également confié énormément de détails importants sur son mari. C'était indispensable.

Saviez-vous avant de vous engager sur ce film qu'un agriculteur se suicide tous les deux jours ?

Non, je l'ai découvert à cette occasion, lorsque j'ai vu le documentaire. A ce niveau, je vois cela comme de la non-assistance à personne en danger. Nous devons tous faire quelque chose pour que ce fléau cesse.

Vous avez vous-même grandi à la campagne...

Oui. C'est un milieu que je connais et auquel je suis très attaché. J'ai cet amour de la terre qu'ont les agriculteurs ; un amour indéfectible qui explique les difficultés dans lesquelles ils se retrouvent aujourd'hui. La terre, c'est toute leur vie. La plupart d'entre eux exploitent leurs champs depuis des générations et sont incapables de se détacher de cette appartenance à la terre ; quitte à travailler quatorze heures par jour, à ne pas gagner plus de 350 Euros par mois et à passer maintenant pour des empoisonneurs. On leur a dit qu'il fallait faire du rendement, fabriquer à moins cher avec des pesticides et ils l'ont cru de bonne foi. Aujourd'hui, beaucoup sont malades à cause de toutes les substances qu'ils ont respirées et peinent à se sortir de l'impasse où ce système économique qui ne fonctionne pas les a plongés – il faut des années pour passer au bio. Ils se retrouvent à la fois malades, insultés et pauvres. Ils sont complètement démunis.

Au-delà des difficultés rencontrées par votre personnage, l'amour de la terre transcende littéralement cette famille, qu'on sent véritablement liée et animée du bonheur d'être ensemble.

C'est le regard d'Edouard enfant puis adolescent sur les siens ; un regard empli d'affection et de tendresse, où la passion du terroir joue effectivement un rôle important. Anthony Bajon, Veerle Baetens, Rufus, Samir Guesmi, et tous les acteurs qui composent cette tribu la rendent sublime.

Un hiatus : la communication entre le père, Jacques, et son fils...

C'est un amour qui ne se dit pas et aussi beaucoup d'incompréhension. On retrouve très souvent ce type de relations dans les campagnes où les générations communiquent peu. Les gens de la terre sont des taiseux. Et d'autant plus lorsqu'il s'agit de transmettre ou de reprendre un patrimoine.

Physiquement, vous vous êtes littéralement métamorphosé...

J'ai du perdre six kilos pour la deuxième partie du tournage qui se déroule en hiver. Je devais absolument m'assécher : il ne s'agissait pas seulement de perdre du poids mais aussi de perdre des muscles pour arriver au corps sans forme de Pierre à la fin du film. Et je me suis rasé la tête pour faire une calvitie comme celle de Christian, le père d'Edouard.

Etait-ce une demande d'Edouard Bergeon ?

Non. C'était mon choix. A partir du moment où j'interprétais son père, je trouvais bizarre de jouer avec ma tête habituelle. J'avais envie de lui ressembler le plus possible, de parler comme lui, par exemple. Edouard m'a confié des vidéos où l'on voit son père s'exprimer, je les ai beaucoup regardées, j'ai essayé d'attraper ses intonations.

De manière assez amusante, le père d'Edouard ne parlait pas de la même façon lorsqu'il était en famille ou avec des amis et lorsqu'il se retrouvait au milieu d'autres agriculteurs. Dans le deuxième cas, il prenait toujours un accent campagnard en appuyant sur les mots – façon sans doute de s'imposer en tant que paysan. Il a cet accent lorsqu'il discute avec le gars de la coopérative et il le prend aussi lors de la visite du médecin. Ce sont de petits détails qui aident à faire exister le personnage.

J'ai également tenu à vivre dans la ferme, en contact permanent avec les paysans alentour. Je ne me voyais pas tourner un tel film puis aller dormir le soir à l'hôtel. Je me suis installé dans une caravane au milieu de la cour et j'ai adoré cette façon de vivre. Le soir, j'allais marcher dans les champs, j'étais complètement habité par le film que j'étais en train de faire, je ne sortais pas du personnage.

Edouard Bergeon dit qu'il vous a prêté la ceinture de son père sur le tournage...

Il a fait davantage : le premier jour où nous avons tourné, il est venu me voir aux costumes et m'a aussi confié les bottes de son père. C'était étrange et violent, mais je les ai portées avec grand plaisir et avec honneur. Ces bottes étaient chargées d'histoire.

« Au nom de la terre » est un premier film. Avez-vous ressenti de l'appréhension à vous lancer dans cette aventure avec un réalisateur qui n'avait encore jamais dirigé de comédiens ?

On se demande toujours comment les choses vont se passer lorsqu'on se lance dans le premier long métrage d'un metteur en scène. Va-t-il aller au bout de ses idées ? Est-ce qu'il va savoir tenir un plateau ? On arrive avec toutes ces questions et, d'ailleurs, la première partie du tournage, celle que nous avons tournée en été, s'est déroulée de façon un peu particulière : toute l'équipe voulait tellement aider et soutenir Edouard qu'à un moment, nous l'avons encouragé à prendre le pouvoir. Il perdait sa confiance et sa position de chef. « *C'est ton film, c'est toi le patron, tu dois décider seul de tes choix* ». Lorsqu'il nous a retrouvés l'hiver pour la deuxième partie du film, la plus conséquente, il était changé. Il avait monté les scènes que nous avons tournées sur la première, c'était comme s'il venait d'achever son premier film. A partir de là, il a bien plus cru en lui, il savait totalement où il voulait aller.

Vous arrive-t-il souvent d'intervenir ainsi ?

Je ne peux pas jouer quelque chose qui me semble faux parce que je sais qu'alors, je vais être mauvais. J'ai fait mon travail d'acteur en donnant mon sentiment sur des séquences dans lesquelles je ne me sentais pas à l'aise. Certaines scènes importantes ne me paraissaient pas correspondre entièrement à ce qui était écrit : il me semblait parfois que l'une devait s'inscrire plus dans la durée, qu'une autre, au contraire, méritait d'être plus rapide, et que c'était avant tout à lui de décider. Parfois, lorsque la volonté technique ne colle pas avec ce que le film raconte, un comédien se doit de le dire au metteur en scène. C'est un échange. Mais en aucun cas, je ne parle en tant que metteur en scène moi-même. Tous les acteurs que j'ai dirigés ont d'ailleurs agi de la même façon avec moi.

Avez-vous visionné ce montage de la première partie du film que vous évoquez ?

Bien sûr et cela m'a énormément aidé : j'avais besoin six mois après de retrouver ce que j'avais fait sur mon personnage, de me reconnecter avec lui.

Edouard Bergeon est-il un réalisateur qui fait beaucoup répéter les acteurs sur le plateau ?

Non. Très peu et j'ai beaucoup apprécié : je n'aime pas les répétitions, elles enlèvent de la vie et font courir le risque de devenir mécanique. « Au nom de la terre » est un film très personnel, et j'ai été touché par l'incroyable délicatesse d'Edouard à mon égard. A aucun moment, il ne m'a fait part des émotions qui l'assaillaient en me regardant interpréter son père – or, j'ai su plus tard à quel point il a parfois été bouleversé par certaines séquences. Il m'a offert beaucoup en s'obligeant à un recul et à une sérénité qui m'ont beaucoup aidé.

Quelles ont été les scènes les plus difficiles à tourner ?

Les scènes de dépression étaient assez difficiles. Ma voix devait être fatiguée, mon corps aussi, c'était un effort assez particulier pour moi. Pour la scène où la famille se rend au mariage et qu'il menace tout le monde avec un couteau parce que lui aussi veut s'y rendre, j'ai dit « *Je veux que ça s'arrête* ». Edouard m'a dit à la fin de la scène que son père répétait exactement la même phrase. Ça m'a rassuré, j'étais dans la bonne direction.

Parlez-nous de la scène de la fin.

Emotionnellement, c'était la plus éprouvante. Pour m'y préparer, Edouard était rentré dans les plus petits détails – comment l'événement s'était exactement déroulé, ce que son père lui avait dit, ce que lui avait fait... Cela m'a beaucoup inspiré, je tenais absolument à être fidèle à ce qu'il avait vu et vécu, à coller au plus près de la réalité. Cela nécessitait de se mettre dans un certain état et cela m'a demandé une énorme énergie physique. On l'a refaite plusieurs fois. À la fin de chaque prise, l'équipe était en larmes. Tétanisée. L'émotion ne venait pas uniquement de la scène qui venait d'être tournée. Nous arrivions à la fin du film, tout le monde s'était attaché à Edouard et comprenait qu'il avait réellement vécu cet événement.

Est-ce courant de vivre ce genre de choses sur un plateau ?

Jamais à ce point-là. Tout le monde sentait qu'on travaillait sur un sujet fort et que le film était essentiel. J'ai moi-même ressenti cela dès les premiers jours. Je savais qu'« Au nom de la terre » n'était pas *juste un film de plus* mais qu'il allait contribuer à alimenter le mouvement qui s'engage enfin aujourd'hui en faveur de l'écologie et d'une agriculture plus propre. Il est grand temps de changer nos habitudes et d'arrêter de prendre la terre pour une poubelle. Mais pour que cela puisse se faire d'en haut, il faut que cela change en bas. Nous sommes aussi responsables que les multinationales qui brassent beaucoup d'argent sans se soucier de comment ils nous font manger et de savoir s'ils nous rendent malades. À nous d'être responsables et de refuser d'acheter certains produits qui nous empoisonnent. Les grands groupes seront alors obligés de produire différemment face à la demande.

QUELQUES REPÈRES SUR LA CRISE AGRICOLE DE 1979 À NOS JOURS PAR EDOUARD BERGEON

1979, la fin de l'âge d'or de l'agriculture...

« 1979. Les Trente Glorieuses, durant lesquelles les agriculteurs ont gagné de l'argent, touchent à leur terme. La plupart des paysans ont pu acquérir de nouvelles terres - certains se sont même fait construire des pavillons. Ils ont réussi à capitaliser. Leur vie, alors, est simple : ils élèvent leurs animaux, les vendent au marché local, et empochent l'argent. A l'époque, ils ont des commis - une main d'œuvre bon marché - et travaillent sur des structures dix fois plus petites que celles que cultiveront leurs enfants. Ils n'ont aucun souci administratif majeur. Leur comptabilité est simplissime. Pour un très court moment, ce seront encore les années de l'insouciance et du plein emploi.»

Début 1990, le début de la mondialisation et les variables d'ajustement...

« Avec la mondialisation, sont arrivés les accords de l'OMC (Organisation Mondiale du Commerce), la réforme de la PAC (Politique Agricole Commune)... Des directives dictent désormais aux agriculteurs ce qu'ils doivent produire. Les denrées agricoles s'échangent sur le marché mondial, au cours mondial, et l'Union Européenne « compense » la baisse de revenu des agriculteurs par un régime d'aides calculé à l'hectare et par production. On leur alloue des indemnités compensatoires. Il s'agit de baisser les prix pour que les consommateurs puissent acheter moins cher. Pour s'en sortir, dans le modèle de l'époque, les exploitants agricoles n'ont pas d'autre solution que d'investir pour s'agrandir en faisant des économies d'échelle : tout est multiplié par dix - les animaux, les cultures, les bâtiments... Sauf qu'au moindre problème - des cours qui baissent trop, une année de sécheresse, un incendie, ou tout en même temps - tout s'écroule.

Parallèlement, et tandis qu'ils sont obligés d'acheter du matériel de plus en plus sophistiqué, ils n'ont plus les moyens de se payer des employés- trop chers- et ne travaillent plus qu'avec seulement un ou deux ouvriers. La plupart ne gagne plus d'argent et travaille même souvent à perte. Or, il n'y a que dans l'agriculture que vendre à perte est autorisé. »

L'« intégration » dans l'élevage industriel : un contrat vicié entre l'exploitant et les firmes agricoles

« Les firmes agricoles fournissent tout - matériel, animaux et nourriture-, mais sont seules habilitées à fixer le prix de vente des bêtes. L'exploitant, lui, paie le bâtiment, les assurances, l'eau et les produits vétérinaires. Et prend le risque de produire à perte ou de perdre 20% ou plus de sa production en cas d'épidémie. Il a également la responsabilité de respecter les normes sanitaires et environnementales qui ne font que croître et coûtent de plus en plus cher... »

Exploitants, les arroseurs arrosés

« Après guerre, les exploitants ont choisi d'adhérer à des coopératives car ils pensaient qu'en se regroupant ainsi, ils allaient gagner plus d'argent. Ils l'ont fait avec d'autant plus d'allant, qu'au commencement, ils en étaient les sociétaires ! Puis des gens d'HEC sont arrivés et, d'assemblée générale en assemblée générale, ils ont perdu le pouvoir : ils se sont laissés faire. Ce ne sont plus les agriculteurs qui fixent les cours aujourd'hui, c'est la bourse du blé à Chicago, l'Union Européenne, les grands accords géostratégiques. On vend du lait contre des crevettes ou des Rafale. C'est la finance qui gouverne. »

Du statut de paysan à celui d'entrepreneur

« Dès le début des années 1990, les exploitants agricoles sont considérés comme des « agri managers ». Bruxelles et la bourse de Chicago sont passés par là. Il leur faut désormais jongler avec la paperasse, l'administratif et les chiffres, la bourse, les normes. S'ils ne le font pas, ils signent leur arrêt de mort. D'où la nécessité, dans les fermes, d'avoir un bureau bien tenu dans la ferme, avec un ordinateur pour la comptabilité. »

De l'engrenage de l'élevage aux hormones et des pesticides : nos grands-parents ne savaient pas...

« Dans les années soixante-dix et quatre-vingt, les cultivateurs ignoraient tout des dangers représentés par les antibiotiques, les traitements aux hormones et les pesticides. Monsanto et les autres firmes vendaient ces derniers comme des « médicaments pour les plantes ». Aujourd'hui, avec le mariage avec Bayer, ils commercialisent aussi les médicaments destinés à soigner les cancers résultants de leur utilisation. La même entreprise ! C'est cynique mais c'est vrai... Nos grands-parents affirment souvent que l'agriculture de leur époque était géniale : non, elle ne l'était pas : ce sont eux qui ont introduit la chimie et la mécanisation. Mais c'est comme pour le tabac, ils ne savaient pas que ça tuait ! Pour autant nous allons consommer en Europe (si le nouvel accord commercial avec l'Amérique est signé) de la viande piquée aux hormones, interdite en Europe depuis des années et toujours autorisée au Canada, USA et surtout en Amérique latine (la fameuse viande argentine servie dans les restaurants chics des grandes villes !) »

Vingt ans pour tout changer

« Après des années passées à entraîner les agriculteurs à produire ce que nous mangeons aujourd'hui, le consommateur s'interroge désormais sur ce qu'il y a dans son assiette, la manière dont c'est produit et d'où ça vient. Il a suivi les scandales sanitaires de la viande de cheval qui transitait par plusieurs pays avant d'être transformée en plats préparés, et ceux les poulets à la dioxine, il a vécu la crise de la vache folle, et connaît les dangers liés aux pesticides (le glyphosate de Monsanto), aux perturbateurs endocriniens, à la disparition des insectes et à la pollution de l'eau... Il prend conscience que sa santé est en danger s'il ne revient pas aux fondamentaux : manger moins mais mieux, acheter local, des produits fermiers, bio, de saison. Ce changement est non seulement salvateur pour lui. Il l'est pour les paysans, pour la planète et donc pour l'humanité. Mais si l'on n'amorce pas cette transition écologique rapidement, la planète toute entière et l'espèce humaine sont menacées. On a vingt ans pour tout changer. »

Non à la chimie

« Le défi du futur est de transformer les deux formes d'agricultures que nous connaissons - l'une petite, directe avec des maraichages destinés aux locaux et aux nantis, et l'autre, composée de très grosses structures et qui vont encore grossir - en abandonnant la chimie. Il est anormal que la France soit la championne d'Europe de l'épandage de pesticide ! Mais pour cela, il faut du temps, de la volonté, et de la politique. La conversion des terres en bio provoque inévitablement une baisse de revenus pendant quelques années : le faire nécessite de la solidarité et des aides ; or les aides sont bloquées sous prétexte qu'il y aurait trop de conversions...

Au final, la clé est dans les mains du consommateur. C'est à lui de décider s'il veut maîtriser ce qu'il a dans son assiette, en faisant vivre les paysans français ou en important des denrées peu chères et potentiellement dangereuses pour la santé. »

Il faut croire en l'avenir

« Il faut croire en une agriculture plus vertueuse en plaçant cette fois l'homme et l'écologie au centre des problématiques. Il faut aller vers la permaculture, l'agroforesterie, le bio. Et il faut changer nos pratiques. Au sortir de la guerre, les ménages consacraient 50% de leur budget à la nourriture. Ils n'en consacrent plus que 11%. Le consommateur est-il prêt à mettre un peu plus d'argent pour manger mieux ? Et vivre mieux ? Ce serait une bonne chose : bien se nourrir représente aussi des économies de santé publique. »

Si j'étais ministre...

« Il faut aussi éduquer nos enfants. Si j'étais Ministre de l'Education, j'installerais des potagers dans toutes les écoles parce qu'autour de cela, on apprend tout – les fruits et légumes de saison, la biologie, la phytotechnie, la géologie, la météo, la cuisine... Les travaux pratiques, c'est le B.A.-BA. Les enfants de toutes origines culturelles mettraient les mains dans la terre ensemble, pour faire pousser leur nourriture. Il n'y a rien de plus fédérateur et valorisant que la terre.

Mais la première réforme que je conduirais serait de rapatrier l'enseignement de l'agriculture dans mon ministère. Cet enseignement dépend aujourd'hui du Ministère de l'Agriculture, donc des lobbys et de la FNSEA (Fédération Nationale des Syndicats d'Exploitations Agricoles). C'est comme si les médecins étaient formés par le Ministère de la Santé et les laboratoires ! »

LISTE ARTISTIQUE

Pierre Jarjeau	Guillaume CANET
Claire Jarjeau	Veerle BAETENS
Thomas Jarjeau	Anthony BAJON
Jacques Jarjeau	RUFUS
Mehdi	Samir GUESMI
Emma Jarjeau	Yona KERVERN

LISTE TECHNIQUE

Réalisateur	Edouard BERGEON
Producteurs délégués	Christophe ROSSIGNON et Philip BOËFFARD
Scénario	Edouard BERGON, Bruno ULMER, Emmanuel COURCOL
Co-producteurs	Patrick QUINET et Guillaume CANET
Producteur associé	Pierre GUYARD
Productrice exécutive	Eve FRANÇOIS-MACHUEL
Musique originale	Thomas DAPPELO
Image	Eric DUMONT
Montage image	Luc GOLFIN
Assistante réalisatrice	Barbara DUPONT
Scripte	Nicole MARIE
Chef décorateur	Pascal LE GUELLEC
Ingénieur du son	Philippe VANDENDRIESSCHE
Montage son	Alexandre FLEURANT
Mixage	Fabien DEVILLERS
Etalonnage	Mathieu CAPLANNE
Costumes	Ariane DAURAT
Coiffure	Sophie ASSE
Maquillage	Stéphanie GUILLON et Lisa SCHONKER
Casting	Gigi AKOKA
Directeur de production	Pierre DELAUNAY
Régisseur général	Laurent WEITMANN
Directeur de post-production	Julien AZOULAY
Attachés de presse	André-Paul RICCI et Tony ARNOUX

PARTENAIRES

Une coproduction	NORD-UEST FILMS, FRANCE 2 CINÉMA, ARTEMIS PRODUCTIONS, CANEO FILMS
Avec la participation de	CANAL +, OCS, FRANCE TÉLÉVISIONS, CENTRE NATIONAL DU CINÉMA ET DE L'IMAGE ANIMÉE
En association avec	PALATINE ÉTOILE 16, SOFITVCINE 6, CINÉMAGE 13, INDÉFILMS 7
En coproduction avec	RTBF (Télévision belge), VOO & BE TV, SHELTER PROD
En association avec	TAXSHELTER.BE & ING
Avec le soutien du	TAX SHELTER DU GOUVERNEMENT FÉDÉRAL DE BELGIQUE
Avec le soutien de	LA RÉGION DES PAYS DE LA LOIRE, en partenariat avec le CNC
Et avec l'aide du	BUREAU D'ACCUEIL DES TOURNAGES DES PAYS DE LA LOIRE
Avec le soutien de	LA PROCIREP
Distribution salles France	DIAPHANA
Ventes internationales	WILD BUNCH
Édition vidéo	DIAPHANA